

Philosopher avec la littérature de jeunesse

L'évolution de la littérature destinée à la jeunesse est liée à celle de la conception que l'on s'est fait de l'enfant à travers l'histoire. Ainsi, une société où la plupart des enfants ne sait pas lire ne propose pas à la jeunesse les mêmes matériaux qu'une autre dans laquelle la lecture constitue un impératif éducatif pour le plus grand nombre. Il en va de même au sein de différentes sociétés massivement alphabétisées selon les visées qu'elles assignent à la lecture ; une société qui cible l'intégration de valeurs morales spécifiques (ex. chrétiennes) pour cadrer ses enfants ne proposera pas les mêmes types d'ouvrages qu'une autre dédiée au divertissement de masse.

Ceci étant admis, précisons que par littérature, nous entendons l'ensemble des récits reposant sur des supports matériels de type « livre », et plus précisément les albums (nous n'abordons pas ici le roman de jeunesse). Ce choix est arbitraire et ne doit en aucun cas invisibiliser le fait que les personnes qui ne sont pas lettrées ont accès à d'autres formes de lecture, comme celle des images ou des récits transmis oralement, par exemple.

Au départ, les jeunes lecteurs devaient se contenter de lire des livres destinés aux adultes. Il faut attendre le XVII^e puis le XVIII^e siècle pour voir émerger une littérature proprement destinée aux jeunes. On trouve alors, d'une part, des ouvrages qui parlent des enfants (leur nature, leur éducation) à défaut de s'adresser directement à eux et, d'autre part, des livres destinés à instruire les enfants : découverte du monde (récits d'aventures ou imagiers encyclopédiques), leçons scolaires, contes, etc. plusieurs formes pouvant être associées. Ces livres, mêlant le plus souvent texte et images, évoluent très progressivement vers des productions particulièrement soignées mais dont la nature demeure le plus souvent morale et éducative (abécédaires, imagiers, etc.).

En réaction à cette production stéréotypée, quelques ouvrages vont emprunter d'autres voies questionnant le sens à donner à cette littérature, notamment par le recours à l'humour – voire à la cruauté – (ex. *Crasse-Tignasse* du Dr Heinrich Hoffmann en 1845) ou à l'absurde (ex. *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll en 1865).

Ce n'est qu'à partir des années 1960-70 que des univers littéraires complexes vont s'installer de manière plus visible. Le développement et la vulgarisation de la psychologie de l'enfance permet à des ouvrages émancipateurs de se faire connaître. Jouant sur des thèmes comme la peur (ex. *Les trois brigands* de Tomi Ungerer en 1968), la colère (ex. *Max et les Maximonstres* de Maurice Sendak en 1963) ou la complicité (ex. *Le tunnel* d'Anthony Browne en 1989), un nombre croissant d'auteurs s'adressent désormais aux enfants en les considérant comme des êtres capables par eux-mêmes de raisonner, de penser et de contester. En outre, l'articulation du texte et de l'image s'enrichit pour tirer les éléments les plus subtils des codes propres à chacun de ces deux langages, l'un et l'autre se répondant et se nuancant pour sublimer les récits.

Aujourd'hui, riche de cette histoire et de ce récent essor, le nombre des publications destinées aux jeunes se multiplie et l'engouement autour de la lecture alimente un marché important avec une production de qualité très variable. De plus, l'internet et la mondialisation ont ouvert l'accès à des littératures issues des cultures les plus variées. Dans le flux permanent des parutions, il est plus que jamais indispensable pour les personnes qui désirent recourir aux albums de jeunesse de se situer pour s'orienter.



Comment choisir des lectures ?

En supposant qu'il est possible de s'accorder sur l'utilité d'une littérature destinée aux jeunes en vue de *les aider à grandir en les mettant devant des représentations du monde qui les entoure*¹, qu'entend-on par-là ? Et quels sont les livres qui permettent d'y arriver ? Comment "bien" choisir un livre ? Faut-il, par exemple, soumettre aux jeunes lecteurs des histoires qui expliquent et rassurent ? Ou peut-on, au contraire, les placer face aux tourments qui les traversent en leur proposant des récits qui questionnent plus qu'ils n'affirment, au risque de les déranger ?

La frilosité dans le choix d'une littérature à destination des jeunes peut relever d'une attitude protectrice qui cherche à épargner l'enfant fragile – qui pourrait être heurté – ou naïf – qui ne pourrait pas comprendre. Inévitablement, cela mène à une impasse, celle qu'il serait possible de vivre sans se voir jamais confronté à soi-même, aux autres et au monde, ni à la frustration que ces rapports peuvent engendrer.

François Ruy-Vidal va plus loin lorsqu'il dénonce dans l'orientation d'une certaine littérature adressée aux enfants, ainsi que dans la vision spécifique qui l'accompagne, la volonté d'induire chez les jeunes lecteurs une attitude de soumission, d'acquiescement, d'incorporation d'une "bonne" idéologie et, par-là même, le déni de leur capacité d'être confrontés – comme tout un chacun – « à des personnages et des situations susceptibles d'être contestées, comparées, désapprouvées, détestées, jugées... »².

Dans l'introduction de *Psychanalyse des contes de fées*³, Bruno Bettelheim dresse le même constat et affirme la nécessité de rencontrer l'enfant, même – et surtout – dans l'inconscient, là où s'exercent ses pressions intérieures, ce que réussissent particulièrement bien les contes de fées.

Si l'on admet – et c'est le parti que nous prenons – que la littérature pour les jeunes est autre chose qu'un outil de protection ou d'endoctrinement, que la confrontation dans la fiction d'un récit à des situations problématiques constitue un terrain fertile pour exercer son jugement, et que l'humain – et donc l'enfant – a des facultés naturelles d'évaluation, de comparaison et de contestation, alors le champ des lectures possibles s'élargit considérablement. Cela ne signifie pas pour autant que tous les livres deviennent d'un seul coup susceptibles de leur être proposés, car l'appréciation des réalités du terrain (maturité, sensibilité) demeure nécessaire, mais plutôt que la prise en compte de ces paramètres doit permettre aux personnes qui prescrivent des lectures de proposer une pertinence et, surtout, une exploitation adéquate des supports choisis.

À titre de méthode de sélection, on peut par exemple se référer à cette assertion de François Ruy-Vidal : « Il n'y a pas d'art pour l'enfant, il y a de l'art. Il n'y a pas de graphisme pour enfants, il y a le graphisme. Il n'y a pas de couleurs pour enfants, il y a les couleurs. Il n'y a pas de littérature pour enfants, il y a la littérature. En partant de ces quatre principes, on peut dire qu'un livre pour enfants est un bon livre quand il est un bon livre pour tout le monde. » L'auteur y affirme, pour l'adulte qui choisit un ouvrage à destination de son jeune public, la nécessité d'être touché personnellement par cet ouvrage. S'il est sincère, cet intérêt renforcera l'incarnation du questionnement posé sur le livre, ce qui, gageons-le, intensifiera en retour celui que les jeunes y porteront.

1 Parmi d'autres déclinaisons possibles, voilà le genre de formulation toute faite qu'il est nécessaire de questionner, sans quoi elle pourrait n'être qu'une coquille vide.

2 François Ruy-Vidal, *Du droit qu'on a de transcrire un conte traditionnel*, 1967 – <https://ruyvidal.blog4ever.com/32-un-type-d-ecriture-conditionnante>.

3 Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, collection « Pluriel », Robert Laffont, Paris, 1976 p. 20. Traduit de l'anglais (USA) par Théo Carlier.

Pour une lecture émancipatrice

La littérature a le pouvoir d'émanciper à la condition d'"activer" l'enfant en tant que sujet réflexif dans le monde. Cette activation peut avoir lieu, même inconsciemment, par le seul fait de la lecture. Dans le cas contraire, elle constitue un simple divertissement – autrement dit un détournement du monde – qui risque de faire des lecteurs des consommateurs d'histoires potentiellement isolés, toujours passifs et incapables de digérer, c'est-à-dire d'assimiler et transformer, ce qu'ils ont lu. Combien de lecteurs, même invétérés, ne font-ils rien de leurs lectures ? Cela ne signifie pas pour autant que les lectures dont ils ne se saisissent pas consciemment ne leur font rien ; au contraire, elles laissent des traces (ex. la publicité).

La réflexion, y compris – surtout ? – lorsqu'elle est difficile, voire désagréable, s'avère nécessaire au développement de l'enfant. En s'essayant à un tel effort dans le contexte d'un atelier philosophique, les jeunes expérimentent des stratégies d'analyse, d'expression et d'action. Ainsi encouragées, les personnes présentes explorent collectivement ce que leur fait l'histoire, comme si elles plongeaient dans la profondeur de leurs pensées. Un tel détour ne manquera pas de leur être utile lorsqu'elles seront livrées à elles-mêmes dans des situations nouvelles et imprévues. C'est donc à la condition *d'en faire quelque chose* que les lectures constituent un moyen pour développer sa personnalité et prendre confiance en soi.

Faire le pari d'une lecture émancipatrice implique de considérer le livre comme un moyen – et non comme une finalité, c'est-à-dire "lire pour lire" –, celui de faire entrer les jeunes dans la pensée par la lecture. Cela implique aussi une attitude d'engagement de la part des lecteurs. François Jullien la résume comme ceci : « dans la pensée aussi, entrer implique de se déplacer; de quitter pour pouvoir pénétrer. [...] Cela ne peut se faire sans une certaine acceptation, du moins temporaire, à titre d'essai [...]. Ou comme on entre dans les affaires de quelqu'un, c'est-à-dire qu'on commence à s'y intéresser personnellement, voire qu'on commence à les faire siennes et à s'en occuper. »⁴

En résumé, l'enjeu de nos formations réside dans le fait qu'il est souhaitable de sortir de l'évidence rassurante pour explorer des lieux inconnus, qu'une telle démarche nous conduira inmanquablement vers des zones troubles de notre pensée mais que cette posture est nécessaire pour amorcer une réflexion féconde qui débouche sur la possibilité de se transformer, c'est-à-dire de grandir dans le monde qui nous entoure. Cette prescription est d'ailleurs tout aussi valable pour les jeunes personnes qui participent à une animation autour d'un livre de jeunesse que pour les adultes qui proposent de telles activités.

PhiloCité, octobre 2025

4 François Jullien, *Entrer dans une pensée*, Folio essais, Gallimard, 2012, p. 18-19.

